

tamment sur le caradà, tabac du pauvre, une diminution de 2,200 francs, en sorte que la charge réelle ne s'élève pas à 3,000 francs. Ce n'est donc pas le cas, selon moi, d'insister à ce sujet.

MONGELLAZ. Messieurs, l'examen du rapport de la Commission touchant le tarif, le prix, le débit et l'usage des tabacs, nous a suggéré quelques réflexions hygiéniques et économiques que nous nous permettrons de soumettre à la Chambre.

Par les préceptes rigoureux de l'hygiène nous serions conduits, comme le furent jadis la faculté de médecine et le Parlement de Paris, à désapprouver, à proscrire même l'usage du tabac soit à priser, soit à fumer, à chiquer, etc., parce qu'il en résulte généralement pour notre santé plus de mal que de bien; parce que l'influence du tabac est plutôt nuisible qu'utile à notre conservation; parce que l'usage de cette *herbe acre, stupéfiante et fétide*, comme l'appelle le professeur Méral (*Dictionnaire des sciences médicales*), n'est point fondé sur des motifs sérieux et utiles, mais uniquement sur un goût futile et capricieux; on fume par désœuvrement, pour être à la mode, pour se mettre à l'unisson avec les autres, sans réfléchir aux inconvénients qui en résulteront par la suite. Et la preuve c'est que tout homme qui n'a point encore commencé à faire usage du tabac peut facilement, et selon nous fait très-bien de ne pas en contracter l'habitude.

Chacun sait que pour priser et fumer les premières fois on est obligé de vaincre une certaine répugnance; ce n'est que peu à peu qu'on en prend le goût, que cela devient une espèce de jouissance et d'habitude. Dès que celle-ci est établie, alors sans doute il en résulte un besoin réel, tyrannique, fort onéreux, par fois même si urgent qu'il occasionne un malaise, une souffrance, quand on ne peut le satisfaire à son gré et convenablement. Nous ne parlons pas des inconvénients relatifs à certaines proscriptions, à certaines convenances exigées par la société, par la délicatesse des nerfs et du goût chez le sexe qui fort heureusement ne pourra jamais s'habituer à l'odeur et aux influences fâcheuses de l'usage dont il s'agit.

C'est le hasard, la recherche de la nouveauté, d'une sensation forte, particulière, inaccoutumée, le caprice, la mode, surtout la défense sévère qu'on en fit dans le principe, qui ont tant contribué à répandre le goût et à multiplier l'usage du tabac.

Nos ancêtres, si l'on remonte seulement à 250 ans, ne connaissaient pas cet usage, ils s'en passaient fort bien, comme aussi de tant autres goûts raffinés et superflus qui nous ont envahis pour nous faire jouir, trop souvent pour agiter et abrèger notre existence. Aussi nos bons aïeux, dans leur ignorance et privation de tout cela vivaient-ils en général plus tranquilles, plus gais et plus longtemps que nous.

Ce qui nous a particulièrement frappés dans le rapport de notre Commission, dont il s'agit, c'est l'énorme accroissement dans le débit des tabacs à fumer: leur consommation, comparée à celle des tabacs à priser, a augmentée progressivement d'une façon prodigieuse. Autrefois on prisait beaucoup plus qu'on ne fumait; c'est tout le contraire aujourd'hui; nous fumons trois fois plus qu'il y a seulement 30 ans! Et, sous ce rapport, nous n'avons pas progressé dans l'intérêt de notre santé; celle-ci perd beaucoup plus qu'elle ne gagne à ce singulier changement, parce que l'action de fumer est sujette à plus d'inconvénients que celle de priser. Par celle-ci le tabac n'influence pas aussi directement nos fonctions organiques; il modifie et émousse seulement la sensibilité de l'odorat; il provoque une légère stimulation

du cerveau, et une fluxion pituitaire plus ou moins incommode, mais souvent utile.

Quoi qu'il en soit, nos habitudes à cet égard ont changées: si la tabatière conserve son prix au chevet, au bureau, dans notre intérieur, elle semble proscrite au dehors par le bon ton. La mode aujourd'hui s'est prononcée pour la pipe, surtout pour le cigare! Aussi notre habile rapporteur, M. Despine, a-t-il calculé que la consommation des tabacs à fumer augmentait tous les dix ans d'un tiers environ pour la pipe, et de deux tiers au moins pour les cigares: si c'est là pour notre pays un genre de progrès, d'avantage sous le rapport économique et financier, à coup sûr il n'en est pas de même, et c'est précisément le contraire sous le rapport hygiénique et sanitaire.

Généralement nous fumons sans nous rendre compte de ce qui se passe en nous, sans réfléchir à ce qu'il peut y avoir de nuisible dans cette habitude. Personne ne remarque ni la stimulation vive et incessante que l'arôme pénétrant du tabac imprime à tout notre système nerveux, ni le trouble plus ou moins sensible que l'action de fumer provoque dans nos fonctions digestives et respiratoires soit pas la déperdition considérable de la salive indispensable aux bonnes digestions, soit par la fatigue des poumons obligés à des efforts continuels d'expiration pour pousser au loin ces fusées nébuleuses qui délectent le fumeur, mais fatiguent sa poitrine, comme le chant ou la déclamation. D'ailleurs on ne peut longtemps fumer sans que la vapeur du tabac n'altère l'émail des dents qui en sont calcinées, qui deviennent noires, fragiles, ébréchées, et bientôt impropres à la mastication. L'action de fumer entraîne constamment une dépense de fluide vivant et de force pulmonaire d'autant plus grande et plus nuisible qu'on abuse davantage de ce frivole et déplorable usage. On conçoit donc facilement que toute personne d'un estomac faible, d'une poitrine délicate doive sévèrement s'abstenir de fumer dans l'intérêt de sa santé. Dans tous les cas nul doute qu'on ne doive un peu plus réfléchir avant de contracter cette habitude, avant de se créer sans nécessité ce besoin factice, incommode, honéreux, dont la dépense pour l'homme aisé serait fort utilement employée à soulager l'humanité souffrante, et, pour les pauvres gens, à se vêtir mieux, surtout à augmenter la ration du pain à leurs enfants!

C'est pour prévenir les nombreux inconvénients de l'influence du tabac qu'un célèbre démocrate, le docteur Raspail, essaya, il y a quelques années, de remplacer la vogue du tabac par l'usage à priser et à fumer du camphre, dont la vapeur est sédative et calmante. On n'a pas oublié la brillante réputation des *cigarettes-Raspail*, qui firent à Paris et ailleurs une concurrence momentanée aux cigares de la Havane, qui ont eu auprès des dames un succès tel qu'aujourd'hui encore bon nombre de dames en conservent l'habitude pour calmer leurs nerfs.

Si les cigarettes camphrées fussent venues 200 ans plus tôt, avant que le goût du tabac fût si prononcé et si général, qui sait si elles ne l'eussent point prévenu, et n'eussent point rivalisé avec succès par l'heureuse influence d'un arôme qui est agréable, qui agit en sens inverse de la vapeur du tabac, qui loin d'être empyreumatique et stymulante du système nerveux, en est le calmant par excellence! Nous aurions donc gagné à cet échange sous le rapport hygiénique et moral, et le grand réformateur Raspail, par cette innocente et pacifique révolution, aurait contribué à notre sagesse et à notre santé.

Mais revenons au débit et au commerce des tabacs: nous croyons que sous le rapport économique et financier le Gou-